

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Baudelaire et les Fleurs du mal : Tableaux parisiens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 234-241

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Je sais qu'il est des yeux des plus mélancoliques,  
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;  
Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques,  
Plus vides et profonds que vous-mêmes, ô cieux...

Mais il sait aussi rencontrer et reconnaître, le poète,  
ces personnes toute bonté, dont la beauté morale semble  
être le contour de Dieu. Ainsi

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...

Il suffit d'un de ces éclairs pour une évasion vers une  
vue imaginaire de Paris où tout serait beauté, comme dans  
*l'Invitation*, de cette beauté surhumaine soulignée et cou-  
ronnée par le silence :

Tout pour l'œil, rien pour l'oreille  
Un silence d'éternité.

Mais alors, voici qu'il lui faut rentrer dans le taudis  
de son âme, qui projette sur toute chose son ombre. Il  
ne reste plus que des visions macabres, novembre, décem-  
bre, les autans et neiges, où son âme...

... mieux qu'au temps du tiède renouveau  
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Il faudra de nouveaux voyages, de nouvelles sorties.

### III. Le Vin

Ainsi que le fait remarquer Stanislas Fumet dans *Notre Baudelaire*, « avant de se résoudre à la sorcellerie des sacrements, on peut dire que Baudelaire avait d'abord essayé de toutes les médecines ». Fumet cite ce passage bien caractéristique par quoi débute le *Spleen de Paris* : « Qui aimes-tu mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?... Tes amis ?... Ta patrie ?... La beauté ?... L'or ?... — J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages. »

Parce que Baudelaire n'a pas restreint le réel à la matière des positivistes et au froid contour des choses que se mettaient à chanter les parnassiens, il lui fut donné de déceler la vérité qui se trouve enfermée dans le rêve même, dans l'illusion et l'hallucination. Voilà pourquoi il se sent à l'étroit dans ce monde grossier qui est celui des phénomènes, où nous marchons à l'aveugle sans jamais saisir

autre chose que les ombres de Platon ; il faut bien en sortir afin de respirer *any where out of the world*, quelque part, n'importe où hors du monde. Le vin est un de ces refuges, comme l'opium et le haschisch. Grâce au vin le chiffonnier se croit empereur, l'assassin monte à l'échafaud avec un délire de liberté, le poète solitaire se gorge d'espoir, de jeunesse et d'orgueil, et les amants sans remords fuient

... sans repos ni trêves  
Vers le paradis de leurs rêves.

Mais voilà. C'est un paradis artificiel et qui dure peu. Baudelaire demandait trop l'absolu pour ne point s'en apercevoir. Il y a les lendemains, « les terribles lendemains ». « La hideuse nature, dépouillée de son illumination de la veille, ressemble aux mélancoliques débris d'une fête. »

#### IV. Les Fleurs du Mal

L'état d'ivresse étant devenu plus que nécessaire, et le vin ne tenant pas ce qu'il promettait, il ne reste qu'à chercher la jouissance dans les profondeurs même du mal, et en sa qualité de mal. Peinture à l'envers d'une certaine page de l'évangile qui dit que dans notre patience nous posséderons nos âmes. Là les plus folles perversions rendent une musique qui voudrait être harmonieuse, et qui a déjà tous les accents du désespoir :

Descendez, descendez, lamentables victimes,  
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;  
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,  
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage...

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,  
A travers les déserts courez comme des loups ;  
Faites votre destin, âmes désordonnées,  
Et fuyez l'infini que vous portez en vous.

Le poète, au milieu de ces terribles nuits d'orage, entrevoit dans un éclair la gloire de Dieu qui plane également sur les abîmes ; et c'est encore une prière qui monte :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

## V. La Révolte

Puis, comme le mal lui-même n'assouvit pas l'infini — rien d'étonnant, car il en est l'image creuse, l'aspiration qui fait le vide où craque notre cœur — le poète *imagine* de chercher une ivresse plus profonde encore, celle du vide éternel, absolu et total, qui est la damnation. C'est l'ivresse de la révolte, l'ivresse même de Satan. Je dis : Baudelaire imagine, car tout cela n'est certainement dans son cœur qu'amertume et complète ironie, si ce n'est même un pur artifice poétique pour montrer le fond de ce vortex qui attire le pécheur. Entendez ces strophes :

Ah ! Jésus, souviens-toi du jardin des Olives !  
Dans ta simplicité tu priais à genoux  
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous  
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives.

etc. etc....

Il ne manque qu'un mot pour que ces vers soient un cantique spirituel de S. Jean de la Croix et de tous les mystiques qui, ayant suivi Jésus jusqu'au Calvaire et jusqu'au tombeau, ont bien dû quelque jour éprouver cet abandon où l'âme — et même l'âme humaine de Jésus — ne retient plus son cri de détresse au bord du désespoir :  
*Eli ! Eli ! Lamma sabachtani ?*

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Comme le Père Eternel ne répond pas d'une manière sensible, il ne reste que deux voies pour nous échapper du funèbre jardin : la foi ou la révolte. Ce cri de retournement par la foi ne sera pas prononcé par Baudelaire, que tourmentent trop la faim et la soif de justice :

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité  
La crapule du corps de garde et des cuisines,

C'est en pensant à cette crapule sauvée par trop de bonté que le poète abandonne ce blasphème apparent, une cinglante ironie pour tous les Judas et tous les lâches :

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait  
D'un monde où l'action n'est plus la sœur du rêve ;  
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive.  
Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait...

Ces vers épouvantables sont là pour démontrer, jusqu'à la fin des siècles, que le mystère de la croix est un grand

scandale, et qu'il faut, pour y entrer, « qu'un autre nous prenne et nous conduise de force » vers ces paradis brûlants que nous refusons...

## VI. La Mort

Pour Baudelaire, maintenant incapable de voir et de comprendre, il préfère la mort.

La mort des amants qui fixe leur destin vaut mieux qu'une caricature de leurs amours. Pour les pauvres, la mort

C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir et s'asseoir ;  
C'est le portique ouvert sur les cieus inconnus.

Et les artistes « qui jamais n'ont connu leur Idole »,  
voici que

la mort, planant comme un soleil nouveau  
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau.

Pour tous enfin, plus qu'autre chose, c'est l'arrachement bienvenu au « spectacle ennuyeux de l'immortel péché ».

Ce dernier cri ne ressemble-t-il pas à un autre bien connu maintenant, d'un poète catholique, la prière à faire pour tout homme :

Seigneur, délivrez-moi de moi-même...

Ce qu'on voit dans un cœur « mis à nu ».

D'après C. du Bos (*Approximations*, V<sup>e</sup> série), tout le drame de la vie de Baudelaire est dans cette contradiction : le refus d'adorer et le besoin d'adorer.

D'une part le sentiment d'unicité dès son enfance, d'où sa méfiance et sa négation devant l'amour, parce que, dit-il, tout amour est une prostitution.

« L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que des abstractions est un signe de faiblesse et de maladie. » (Fusées)

Il faut entendre par abstraction la beauté non incarnée dans tel ou tel être concret, mais séparée et comme

subsistante, à la manière où pouvait l'entendre Platon. Car la beauté particulière est limitée, et s'agenouiller devant elle, c'est humilier la faculté du goût, qui est créée pour l'infini. C'est ainsi qu'un orgueil fou maintient Baudelaire au-dessus des beautés fuyantes.

D'autre part :

dès mon enfance, tendance à la mysticité.

L'homme est un animal adorateur. Il a beau sentir son unicité. Plus il éprouve cette solitude, plus il se rendra compte, avec effroi, qu'il est fait, et d'une manière unique, non pour recueillir les hommages de tout ce qui n'atteint pas sa hauteur, mais pour lever son regard et servir ce Quelqu'un plus unique parce qu'il est le Seul, et qu'on peut adorer sans humiliation. L'homme n'est grand qu'à genoux, dit un chrétien.

Entre ces deux pôles, ou plutôt comme au point d'intersection de deux cônes renversés qui représenteraient les mondes infra et supra-humains, oscille la nature orgueilleuse et aimante de Charles Baudelaire.

Nous avons vu que son enfance, moins aveuglée par tant d'exhalaisons impures, avait déjà chanté la prière la plus exquise et la plus douloureuse, et qu'elle se dérobait aux regards des humains par un cercle de pierres.

Puis, peu à peu, comme nous l'avons constaté par la courbe des *Fleurs du mal*, — difficultés ou misères de toutes sortes dont quelques-unes sont dues à l'hérédité, — se constitue cet état de révolte qui lui fait dire à propos du suicide médité en 1845 : « Je me tue parce que je me crois immortel et que j'espère », etc. *J'espère* et non *j'aime*. J'espère en qui, en quoi ? Je me crois immortel. Baudelaire, à cette saison, n'espère qu'en soi-même. Tant pis pour l'ange furieux qui le secoue et lui présente

... la volupté vraie aux durables appâts ;  
Le damné répond toujours : je ne veux pas !

Mais à travers un pèlerinage terrestre où lui parut maintes fois le visage de la Douleur et

Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché

se dresse enfin par dessus tout une Figure éternelle, pas très bien déterminée d'abord :

Enfer ou ciel, qu'importe ?

mais dont le dessin peu à peu se précise. Le poète sera forcé de reconnaître ce plus fort que lui qui doit le terrasser, — qui le liera et qui l'entraînera là où il se refusait de se mettre en marche. Il se rendra compte que la beauté séparée et abstraite est une idole plus meurtrière que les autres, et que cette « grande Créature

Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots,

c'est le Créateur lui-même, avec son cœur et sa bonté, qui comblera toute soif humaine et surhumaine. C'est alors que Baudelaire terrassé commence sa prière, cette immense prière dont retentit comme un purgatoire *Mon cœur mis à nu*.

Mais voici précisément le nœud de ce drame. A l'heure où le poète se rend compte que « toute infraction à la morale, au beau moral, est une espèce de faute contre le rythme et la prosodie universels » — je dis se rend compte d'une manière pratique, avec un violent désir d'harmoniser sa vie, car son génie poétique s'en était douté toujours — ; à ce moment plein de grandeur et d'abîme où jeté pantelant aux pieds de son bon ange, il crie à Dieu : « Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. — Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint », à ce moment il n'est plus que l'ombre de lui-même, sa volonté le trompe totalement et le laisse au bord du chemin, étendu comme un cadavre :

« Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement et senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécilité. » Imbécilité d'un genre spécial, encore un pan de ce bastion derrière lequel Baudelaire toute sa vie s'est préservé du sot bourgeois, une de ces ironies, à mon sens, qui veulent mystifier comme les *Litanies de Satan* et les pièces analogues. C'est un peu *ut videntes non videant et audientes non intelligant* qu'il parle ainsi de folie. Car elle ressemble étrangement,

désormais, à la folie de la Croix. C'est entre Dieu seul et son cœur que naissent ces lignes de flammes :

« Que de pressentiments et que de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est grandement temps d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma perpétuelle volupté de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail. — Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu pour le lendemain. — Une sagesse abrégée : toilette, prière, travail. — Prière : charité, sagesse, force. — *Sans la charité je ne suis qu'une cymbale retentissante.* » N'aurions-nous que ce texte, nous saurions, et il serait impossible de nier que Baudelaire, à travers et au delà l'ordre esthétique, a enfin touché l'ordre de la grâce et reconnu que cet ordre attire toute valeur humaine et surhumaine vers sa prodigieuse clef de voûte.

Mais il y a encore cet éclair éblouissant que nous nous souvenons d'avoir rencontré chez le psalmiste et qui ne s'explique pas sans le mystère de la Croix : *Bonum mihi quia humiliasti me*, cette louange résonne dans *Mon cœur mis à nu* plus éclatante encore : « Toutes mes humiliations ont été des grâces de Dieu. » Et le reste : « Ma phase d'égoïsme est-elle finie ?... — Seigneur, mon Dieu, vous, le Créateur, vous, le Maître ; vous qui avez fait la loi et la liberté ; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge qui pardonnez ; vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une lame ; Seigneur, ayez pitié des fous et folles. O Créateur... »

Ainsi nous pouvons penser avec Charles du Bos<sup>1</sup> et avec tous ceux qui ont le sens de la juste miséricorde, que Baudelaire est entré dans son ciel où

... tout en haut de l'univers juché,  
Un ange sonne la victoire...

Marcel MICHELET

<sup>1</sup> Charles du Bos, *Approximations*, V<sup>e</sup> série, Corrèa 1932.